

Nos recommencements, 10e édition de la Rencontre photographique du Kamouraska

Franck Michel

Number 130, Winter 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98437ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Michel, F. (2022). Review of [Nos recommencements, 10e édition de la Rencontre photographique du Kamouraska]. *Espace*, (130), 78–85.

NOS RECOMMANDATIONS, 10^e ÉDITION DE LA RENCONTRE PHOTOGRAPHIQUE DU KAMOURASKA

Franck Michel

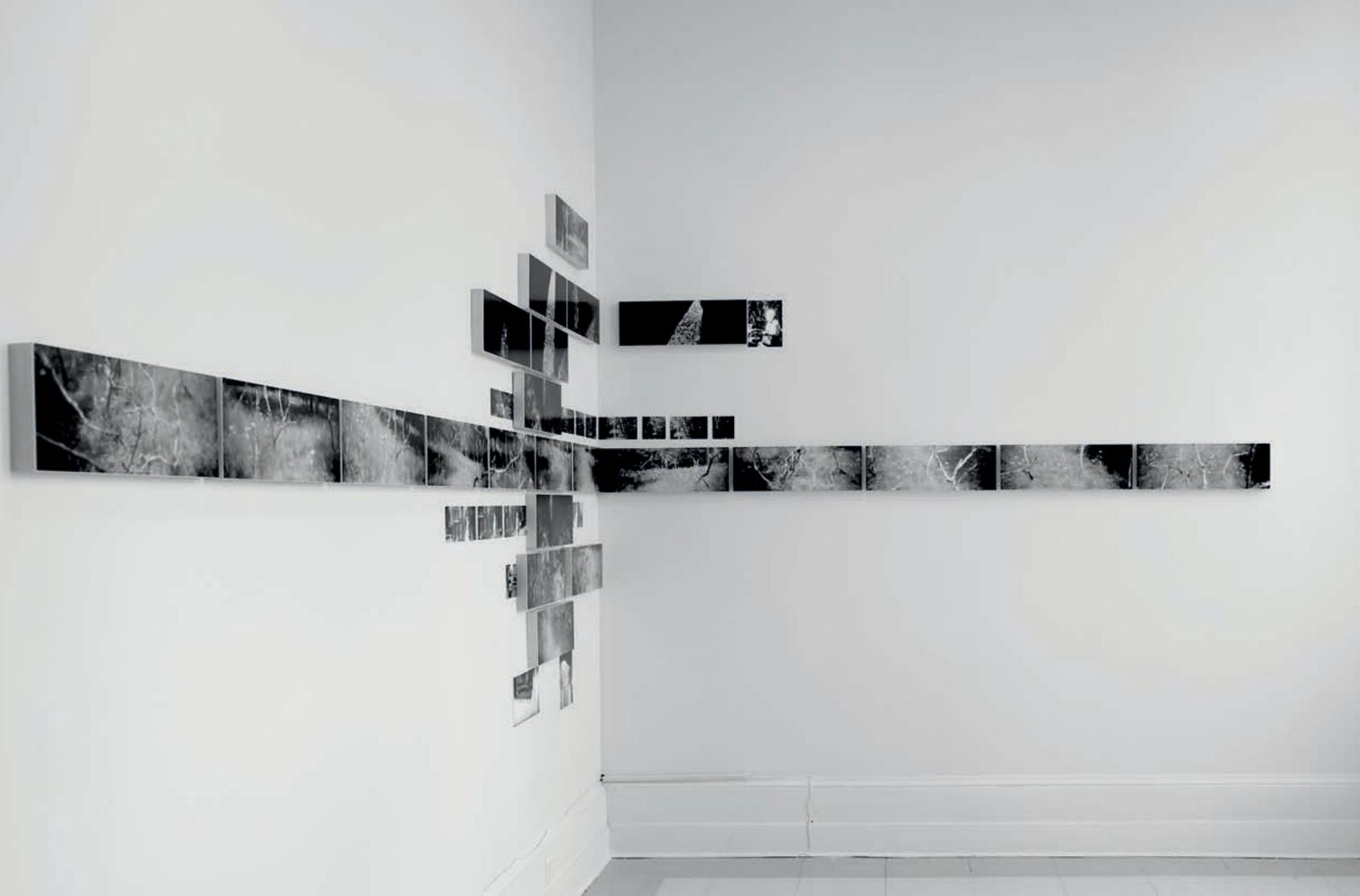
CENTRE D'ART DE KAMOURASKA
12 JUIN – 6 SEPTEMBRE 2021

La Rencontre photographique du Kamouraska fête, cette année, sa 10^e édition après un report de deux ans. Préconisant une vision artistique axée sur les pratiques liées au paysage, cet événement a su se positionner, au fil des ans, comme un acteur majeur de la scène photographique contemporaine québécoise. Édition après édition, la Rencontre photographique contribue de manière éloquente à l'attractivité et au développement culturel de cette région.

Lors des éditions précédentes, la Rencontre photographique se démarquait par un parcours d'expositions extérieures disséminées dans plusieurs villages du Kamouraska, en complément de l'exposition centrale présentée à l'intérieur du Centre d'art de Kamouraska. Ce parcours, bien qu'un peu éparpillé sur le territoire, permettait de déambuler de village en village, à la découverte de séries photographiques s'intégrant dans la trame paysagère de cette magnifique région, mais aussi d'amener de l'art dans des lieux où, souvent, l'accès à la culture s'avère restreint, voire inexistant. Cette marque distinctive était absente cette année, les organisatrices ayant pris le parti de concentrer l'événement dans le village de Kamouraska.

Pour cette 10^e édition, l'exposition centrale, commissariée par Ève Cadieux, regroupait les artistes Ivan Binet, Joan Fontcuberta, Yan Giguère, Baptiste Grison, Émilie Rondeau, Bertrand R. Pitt et Caroline Hayeur. Deux expositions satellites, présentées au Musée du Bas-Saint-Laurent (Geneviève Thibault et Caroline Bolieu) et aux Jardins de Métis (Joan Sullivan et Nadine Boulianne), venaient compléter la programmation. L'événement proposait également différentes activités, dont un colloque portant sur le fleuve et la mobilisation par l'art.





Yan Giguère, *La forêt du chevreuil à lunettes*, 2016. Vue de l'installation. Photo : Avec l'aimable permission de l'artiste.

La commissaire invitée a choisi d'explorer la thématique du recommencement en lien avec le pouvoir qu'a l'imaginaire de renouveler sans cesse le monde et son histoire. L'omniprésence du fleuve, dans la majorité des corpus présentés, en devenait la métaphore et la toile de fond. Les artistes sélectionnés portent tous un regard positif sur le monde, parfois même émerveillé. Cadieux précise que la thématique avait été développée il y a trois ans, bien avant la pandémie. Bien que l'énoncé artistique ait été clairement défini dans le texte d'introduction de la commissaire, l'arrimage de certains corpus à la thématique n'était pas toujours évident, et le fil conducteur difficile à déceler.

Passé la remarquable entrée du bâtiment, l'exposition commençait par une installation de Yan Giguère réunissant des fragments de deux séries, *La forêt du chevreuil à lunettes* (2016) et *L'éclaircie* (2018). L'artiste a choisi d'investir uniquement un coin de la salle, laissant le reste de l'espace silencieux. Le public devait traverser cette salle lumineuse pour découvrir l'installation de photographies noir et blanc de petits formats. Captées avec une caméra à manivelle conçue pour produire de courts films animés, les images revêtaient un caractère cinématographique qui accentuait leur narrativité. Fidèle à son habitude, Giguère jouait entre réalité et fiction, créant le récit autobiographique d'une balade en forêt qui n'a peut-être jamais existé.

Dans une petite salle de l'étage, l'installation de Baptiste Grison faisait écho à celle de Giguère. Intitulée *Les grands bateaux attendent*, le projet proposait une série de 43 petites photographies imprimées en médaillon et présentées sous forme de grille. Une imposante photographie de vague, installée près de l'entrée de la salle, immergeait d'emblée le visiteur dans un univers marin amplifié par l'exiguïté de l'espace. Grison a réalisé ce projet de la fenêtre de sa maison sur les rives du Saint-Laurent. À travers une longue-vue couplée à un appareil photo, il guettait les cargos s'arrêtant en plein milieu de la voie maritime, en attente d'une place dans les ports. Le rendu volontairement « pauvre » des images, qui ne vont pas sans rappeler des photos anciennes vues à travers un stéréoscope, donnait à ces bateaux devenus miniatures un caractère mystérieux, presque inquiétant. On ne peut qu'imaginer ce qui se joue sur ces monstres flottants immobiles sur le fleuve. À travers cette démarche d'observation patiente, quasi méditative, l'artiste nous faisait également découvrir une réalité du trafic maritime à laquelle nous avons rarement accès, devenue, par le truchement de son regard et de son dispositif visuel, un univers onirique. L'installation de Grison est certainement le point fort de cette édition tant par la réussite de sa mise en espace que par l'originalité du sujet et de la sensibilité de son approche.

Le fleuve, ses histoires, ses bateaux et ses marins étaient également au cœur de la proposition de l'artiste catalan Joan Fontcuberta. Dans son installation vidéo, l'artiste reconstruit l'épopée des baleiniers basques du 16^e siècle dans l'estuaire du Saint-Laurent et la fabuleuse histoire de l'île-aux-Basques, située au large de Trois-Pistoles. Fontcuberta poursuit, avec la touche d'humour et d'ironie qui lui est chère, son questionnement sur la véracité de la photographie



Joan Fontcuberta, *L'île-aux-Basques – Euskaldunen Uhartea*, 2020. Projection vidéo, 5 min 32 s. Photo : Ève Cadieux.



Émilie Rondeau, *(Re)construction*, 2020.
Détail de l'installation. Photographie,
polycarbonate, alupanel, aluminium,
bois brûlé, contreplaqué de merisier russe.
Photo : Ève Cadieux.

documentaire et sur le pouvoir de réalité de l'image photographique. Toutefois, l'artiste inversait ici la démarche à laquelle il nous avait habitués, inventant une histoire à partir de faits réels plutôt que de proposer un univers inventé de toutes pièces en le faisant passer comme potentiellement réel, voire scientifiquement prouvé (voir ses séries *Fauna*, *Les Hydromithèques*, etc.). Pour raconter cette fable visuelle, Fontcuberta a réalisé des saynètes où il s'est lui-même mis en scène dans des décors et costumes d'époque. Des images de l'île-aux-Basques venaient ponctuer et contextualiser le récit. L'installation vidéo était accompagnée d'un long texte racontant la fascinante histoire de cette île où l'épopée de ses pêcheurs côtoie la légende.

Investissant l'espace connexe, Émilie Rondeau proposait une réflexion sur la déconstruction/reconstruction du paysage. À travers une série de bas-reliefs composés de photographies du Kamouraska rehaussées par des structures de bois finement découpées au laser, de plexiglas et de métal, l'artiste a construit des paysages où prédomine la force du fleuve. Une tension se créait entre les matières, les textures et la lumière, cachant ou troublant une partie des images, brouillant notre perception de ces variations paysagères.

Bertrand R. Pitt, *Écho : d'après Olivier Messiaen, Quatuor pour la fin du temps : L'abîme des oiseaux*, 2017-2018, 152 x 115 cm.
Écho : d'après Je marche à toi, Gaston Miron chanté par Chloé Sainte-Marie, 2018, 32 x 76 cm. Impression au jet d'encre sur papier 100 % coton Hahnemühle.
Photo : Avec l'aimable permission de l'artiste.

Dans la grande salle du rez-de-chaussée, Bertrand R. Pitt et Ivan Binet s'attardaient, eux aussi, à la représentation du paysage, proposant des images manipulées du fleuve, de lacs et de rivages. Pitt a superposé sur l'horizon de vastes étendues d'eau, des ondes acoustiques formant d'étranges îlots. Chaque onde illustre un texte, un poème, une chanson ou un fragment musical provenant de sources très diversifiées : de Lalonde (*Speak White*) à Obama en passant par Messiaen, Cage et Cohen. Le public accédait à l'extrait sonore en scannant un code QR situé à côté de chaque image. Binet, quant à lui, s'est fait inventeur de paysages. Par un jeu complexe d'assemblage de plusieurs images de différents lieux, il a créé des paysages fictifs qui viennent en transformer l'expérience et dérouter notre mémoire visuelle.

À l'extérieur du Centre d'art, Caroline Hayeur déployait, sur deux sites, son projet *Radioscopie du dormeur* (2021). En résidence à Kamouraska, l'artiste a lancé un appel aux résidents des villages de la région, à la recherche de personnes qui accepteraient d'être photographiées dans leur sommeil. Captés la nuit par un dispositif de prise de vue aérienne installé au plafond des chambres, les dormeurs, seuls, en couple ou en famille, se livrent dans leurs retranchements les plus intimes, dans une posture de vulnérabilité absolue. Loin du voyeurisme, ces images émouvantes et d'une grande humanité étaient combinées à des photographies de paysages oniriques conférant à l'installation une impression de rêve éveillé. Présentées sur un mur du quai de Kamouraska, les images étaient tributaires du cycle des marées. Plus la marée baisse, plus il est possible de s'en approcher en passant par une petite plage qui borde le quai. Une seconde installation, située devant le Centre d'art, n'était visible que de nuit. Des vidéos de dormeurs, en accéléré, étaient projetées sur un bassin d'eau. bercés par le lent et doux mouvement de l'eau, les dormeurs devenaient des silhouettes fantomatiques.





Yvan Binet, *Vases communicants n° 1*, 2020.
Impression au jet d'encre, 163 x 106 cm.
Photo : Avec l'aimable permission de l'artiste.

Cette 10^e Rencontre de la photographie du Kamouraska a eu le mérite de rendre accessibles à un large public des propositions riches et parfois complexes grâce à l'intelligence de ses textes et de sa mise en espace. Stratégiquement située, une projection vidéo d'entrevues des artistes et de la commissaire permettait de se familiariser avec leur démarche et de contribuer à cette volonté d'accessibilité et de médiation. Une autre grande qualité de cette exposition a été de nous convier, à l'instar de ces artistes, à adopter une posture contemplative et à prendre le temps de regarder ce qui nous entoure.

Franck Michel vit à Rimouski. Œuvrant depuis plus de 30 ans dans le milieu des arts visuels, il a réalisé plus d'une quinzaine de commissariats d'exposition et dirigé plusieurs publications pour des centres d'artistes, galeries et musées au Québec et à l'étranger, majoritairement autour de la représentation du paysage dans la photographie contemporaine et du paysage comme espace sensoriel. Franck Michel est également gestionnaire culturel et a assuré la direction de plusieurs organismes dont le Musée régional de Rimouski et Culture Montérégie.



Caroline Hayeur, *Radioscopie du dormeur*, 2020.
Détail et quai de Kamouraska. Photos : Avec l'aimable
permission de l'artiste.

